

Chapitre 1 – Semences en jachère

5 Janvier

Une matinée comme tant d'autres, laiteuse. Une journée qui s'annonçait sans histoires, déjà perdue pour l'Histoire, mais l'oubli n'est-il pas l'arme absolue de la mémoire. Ce ventre qui donnait des signes d'impatience sembla lui dire que le songe n'avait que trop duré. Magdeleine posa sa main gauche sur son ventre, non pas pour le calmer ou le rassurer, mais pour lui signifier que l'heure approchait en effet. Elle donnerait tout pour cette délivrance. Elle était si fatiguée et si heureuse. Tant d'espoirs et de combats qui s'étaient enchevêtrés jusqu'à perdre le sens du réel. « La vie fait rêver d'elle, parfois » pensa-t-elle. Il suffisait d'un désir ou d'une ritournelle, d'un sourire, pour que la fièvre s'empare de l'ensemble d'un être et l'emmène au paradis. Oui mais, le rêve s'évaporait dès la sonnerie du réveil. Magdeleine regarda la photo de sa mère défunte sur la tablette. On aurait pu les prendre pour deux jumelles, si... Elle embrassa la photo et de façon instinctive posa son main gauche sur son énorme ventre arrondi, tout en se concentrant sur sa respiration comme lui avait appris la sage-femme. Elle tremblait. Elle transpirait. Son amie Ophélie entra à nouveau dans la chambre. Elle lui sourit.

- Ce n'est pas trop douloureux ?

- Si ! Heureusement que tu es là. Enfanter n'est pas une partie de plaisir.

- Tu croyais quoi !

La réplique résonna jusqu'en son ventre, pareille à l'un des coups de pied de son fœtus. Elle fixa le regard de son amie pour comprendre. Elle y lut une réprobation sourde entremêlée d'un agacement certain.

- Tu sais ce que j'en pense de tout cela.

- Tu es si dure parfois. Toujours ces éternels reproches, arrête à la fin, pas maintenant.

- Certes, tu ne m'enlèveras pas de l'idée que tu es une égoïste.

- Bien voyons, donner la vie est tout sauf de l'égoïsme...

La porte s'entrouvrit, et laissa apparaître un léger sourire. C'était la sage-femme, qui venait la chercher pour l'épreuve ultime, l'accouchement. Les deux femmes se turent et se toisèrent du regard. Ophélie esquissa un sourire, comme pour dire que l'instant n'était plus aux paroles, voire aux chamailleries, et qu'il fallait laisser opérer la magie. Le rêve qui s'évanouit pour se métamorphoser.

Son amie partie, Ophélie s'accouda à la fenêtre. Elle donnait sur un jardin d'enfants minuscule, grisonnant, effeuillé. L'hiver était là, le vrai, celui qui blanchissait tout. Le gel matinal était déjà à l'œuvre, et préparait le sol pour les flocons. La neige viendra, ils l'avaient dit. Seule une poignée de mères africaines accompagnées de ce qu'elles

appelaient affectueusement leur « marmaille » bravaient le froid et se réchauffaient en parlant haut. Elles riaient aussi, souvent. Un vrai tableau de Maître. La vie au service de la beauté. Un poète avait évoqué cette magie teintée de malice des instants qui s'entrechoquaient. Elle voulut pleurer. Le souvenir joyeux de ces échappées dans les parcs urbains avec Magdeleine et leurs mères respectives lui fit regretter son impétuosité et sa dureté. Magdeleine ne méritait pas ces paroles blessantes. Elle se dit : « c'est si simple parfois, qu'il suffit d'accueillir en soi le passé et le présent afin de les métriser ». Y arriverait-elle un jour ? Elle voulut prendre un mouchoir dans son sac, par réflexe, mais se ravisa et sortit de la chambre pour prendre l'air. Une fois dehors, elle respira grandement, prit une cigarette, et se remémora l'instant où Magdeleine lui avait annoncé qu'elle braverait les interdits afin d'être mère. Une sourde colère s'était abattue sur elle alors. Comme si être femme ne suffisait pas. Comme si la maternité était un accomplissement. Non, elle ne pouvait le supporter. Pas dans ces conditions-là, ou parce que l'époque le permettait et le tolérait. Pas à cet âge-là. Les deux amies d'enfance s'étaient alors violemment disputées. Les pires mots avaient été prononcés, jalousie, immoralité, égoïsme, ringardise. Une semaine plus tard, Magdeleine s'exilait dans le grand nord, dans un pays de perdition où tant de marins avaient péri. Elle n'avait repris contact qu'une seule fois.

« L'amitié ne rime pas avec injonction » se dit-elle en allumant une énième cigarette. Elle n'était pas d'accord, la morale primait sur le droit. D'ailleurs, que signifiait ce droit à l'enfant si souvent revendiqué désormais sous couvert de liberté ? Qu'avait permis la science ? Une perversité ? Tout cela la déprimait et elle eût froid, signe que l'hiver pouvait aussi sévir dans les têtes. Elle marcha longtemps afin de se réchauffer.

Ophélie attendit une petite heure dans la chambre avant que son amie ne revienne avec son bébé. L'accouchement fut rapide en effet et se passa apparemment sans encombre. Entre douleur et bonheur ; Entre bestialité et humanité. Un nouvel être était né, une petite Lucy, qu'elle observa tendrement ensommeillée dans son couffin. Lucy était belle, d'une peau à peine froissée, propre, presque malicieuse. Son amie semblait exténuée. Elle alla l'embrasser, et s'assit sur le lit. « L'amitié est une force », pensa-t-elle avant de prendre la parole :

- C'est une délicieuse petite que tu as mise au monde. Elle est à croquer.
- Oui tu trouves ?
- Bien sûr, et toi aussi tu es une mère délicieuse, et extrêmement fatiguée. Je ne resterai pas longtemps.
- Merci de m'avoir accompagnée. Que serais-je sans toi ?
- Une mère célibataire non accompagnée.

Magdeleine éclata de rire, d'un rire franc. Son bonheur s'exprimait bruyamment, sans retenue. Toutes les joies sur Terre paraissaient converger en son for intérieur.

- Et pourquoi Lucy ?
- Parce que c'est la plus vieille d'entre toutes.

Sa propre progéniture, sa propre création, porterai le nom de la mère des mères ; c'était effectivement ce que Magdeleine s'était dit la veille quand elle avait opté pour ce prénom en feuilletant un magazine féminin dont un article traitait des femmes célèbres. Ce choix irrationnel était pourtant si évident. Evident et incompréhensible. Elle n'avait plus eu de doute maintenant que sa fille était née et qu'elle pouvait contempler ses grands yeux ouverts. Le même éclat dans le regard, le même sourire narquois. A travers les âges et les visages, l'humanité s'exprimait toujours par le regard et les grimaces, comme de vulgaires primates. Sauf qu'une minuscule différence avait séparé l'homme de ses congénères : la conscience. Cette conscience justement que Magdeleine et Ophélie apercevaient déjà sur le visage de Lucy. Des limbes de la préhistoire à la plus moderne des réalités, l'intelligence avait marqué son sceau.

Ce fut au tour d'Ophélie de pouffer lorsque la petite fit une grimace. Ophélie resta une demi-heure, et s'éclipsa quand elle sentit que son copine de toujours s'assoupissait. De fait, celle-ci s'endormit vraiment malgré le va-et-vient du personnel médical. Il était presque onze heures. Magdeleine fut réveillée par les pleurs de sa fille. Elle voulut se lever malgré l'épuisement et les douleurs ; elle dut se résoudre à sonner.

29 Janvier

La couverture posée sur ses cuisses lui faisait du bien. Jean n'avait pourtant pas froid, et n'était surtout pas frileux malgré l'âge. Celle-ci le réconfortait, tout comme le fauteuil ergonomique dans lequel il était engoncé. Il gelait presque dehors ; les vitres le montraient. La lumière du jour renvoyait des rayons blanchis par l'hiver, pareils à des cheveux vieillis, comme s'ils avaient son âge, soixante-dix-neuf ans. Il lui sembla que le jour à peine était-il réveillé qu'il attendait déjà la nuit.

Paradoxalement, il eut besoin de fraîcheur. Serait-ce à cause du tube inséré dans ses narines depuis l'intervention ? De plus, de boire lui était fortement déconseillé. Il se vengerait bien alors sur la pomme qui trônait sur l'étagère à provisions. Il ne bougea pas, il était trop bien calé là au fond de lui-même. La pomme attendrait. Son flanc droit le lança, telle une pique d'insecte qui perdurait. Il savait que cela durerait quelques jours tout au plus. Et le spécialiste avait été rassurant : « vous êtes dans la meilleure forme possible ». Les examens n'étaient-ils pas formels ? Rien, pas la moindre trace de quelque chose, tout avait été enlevé. Ironie des apparences. Suffisait-il d'enlever une partie de lui-même pour qu'il soit guéri ? Pourquoi dès lors ne pas tout enlever, les pieds, les os, la tête ? Guérir ne lui suffisait pas, il désirait vivre décemment mais la vieillesse le lui interdirait à jamais. Jean détestait se savoir au bout du rouleau. Il avait tendance en général de voir le verre à moitié vide et les mots rassurants du médecin lui

semblaient incongrus. Pourtant, n'avait-il pas la chance de bénéficier de l'Had pour un suivi optimal et non contraignant ?

L'infirmière passerait dans une heure, il n'avait qu'à attendre. La télévision était allumée dès le réveil, et ce jusqu'au coucher comme dans la plupart des foyers. Pendant la sieste inclus. Il zappa pour s'arrêter sur la chaîne huit. Un jeu réalité au quotidien présentait chaque matin deux équipes de cuisiniers en compétition. Il regardait souvent cette émission qui lui rappelait son ancien métier. N'avait-il pas tenu en vrai chef dans tous les sens du terme son propre restaurant, le wagonnet, à deux pas de la gare. Le jeu se terminait. Il râla contre lui, et reprit sa télécommande. Il s'arrêta sur une chaîne Actualités. Il préféra privilégier le silence au bruit de fond malgré sa migraine qui l'enquiquinait encore. Il se connaissait bien et ce mal de tête récurrent qui le minait depuis des semaines désormais ne se résorberait pas même s'il était sourd. Quelque chose le rongait de l'intérieur, il en était persuadé. Les médecins avaient tort, son corps le lâchait. Il le prenait en traîtrise, sournois, vicieux. Chercher le mal ne servirait à rien. Aucun détective ne l'aiderait à le poursuivre. Comme s'il s'agissait de suivre un inconnu à la trace. « La vie n'est pas un jeu de piste » se dit-il par défi. Un jeu de rôle oui assurément, et l'expert médical avait joué le sien à la perfection, un chemin de croix parfois, une chasse aux trésors, que nenni. Ce butin plein de promesses et d'envies, s'il existait, ne pouvait-être qu'en soi. Nul besoin de le chercher ailleurs, de le chasser par monts et par vaux. Un Graal ? Une quête ? Ce serait de la piraterie. Alors, autant se saborder d'abord. Jean savait que la bonne fortune l'avait fui, que ce mal intime l'accompagnerait jusqu'à son dernier souffle. Il était resté lucide jusque-là, mais il pressentait qu'il lui faudrait compter les mois désormais. Il avait vécu la lente agonie de son frère aîné, accablé par la maladie d'Alzheimer durant des années. Il avait vécu la déchéance de sa mère, dévorée par les douleurs pancréatiques, jaunie tel un vieux parchemin poussiéreux. Il ne le permettrait pas, quitte à choisir l'irrévocable. Il voulait partir de façon brutale, comme sa femme que le destin avait abattue sur la route. Elle ne s'était pas vue mourir, et c'était ce à quoi il s'était raccroché. Alors depuis, Jean se rassurait à bon compte en se promettant de suivre l'exemple de sa femme. Il n'avait pas peur de la mort, du moins l'espérait-il, les affres de la fin étaient sa pire crainte.

Le téléphone sonna. Jean râla à nouveau. Il détestait être dérangé, surtout par une sonnerie. « Je ne suis pas un chien ! », s'exclama-t-il conscient malgré tout de son impuissance face à ces injonctions technologiques permanentes. Il fit le mort. Le répondeur se mit en branle. C'était Magdeleine, sa fille cadette, qui viendrait le voir tantôt. Comme tous les jours depuis l'intervention. Il aimerait se réjouir de ses attentions somme toutes si naturelles de la part d'une fille. Il aimerait... D'autant que Lucy l'accompagnait systématiquement et baignait l'appartement de tout son rayonnement. Il était si fier de sa petite fille. Néanmoins, ces visites au quotidien

ressemblaient trop à des « visites d'hôpital ». Elles sentaient trop l'obligation filiale ; Il ne manquait plus que les oranges. Il se sentait obligé en retour de jouer le rôle du père reconnaissant. Son aîné Raphaël au moins ne s'encombra pas de cette sollicitude et de cette bienveillance. Il ne venait jamais le voir, ni ne le contactait. Le néant en guise de relation. L'ingratitude de son fils ne l'atteignait plus. « Loin du cœur, loin des yeux » rabâchait souvent Pierre-Louis - le voisin de la maison en bois qu'il rencontrait à l'occasion par haies interposées - sans se rendre compte qu'il inversait le dicton. Mais un adage inversé détenait parfois une part de vérité : l'éloignement des proches ne se résumait jamais à la distance physique. Jean en savait quelque chose, lui le veuf, lui le père d'une fille qui s'était exilée pendant six mois en Islande, sans raisons apparentes, ni nouvelles. Il l'avait revue dix jours avant son opération, avec un bébé dans les bras. Elle était venue chez lui, à l'improviste présenter ce qui serait désormais sa petite fille. Il l'avait mal pris et avait failli les mettre toutes les deux à la porte. Son tempérament de feu sans doute. Nonobstant, d'avoir été pris pour un imbécile l'avait mis hors de lui. Et toutes ces questions : qui est le père, pourquoi ce voyage et cette absence prolongée, pourquoi maintenant à quarante ans, quel rôle avait joué Aurore la fille de Raphaël émigrée en Islande depuis plus de cinq ans... Aucune réponse crédible. Magdeleine avait esquivé, Magdeleine avait pleuré, et Lucy avait crié. Il l'avait quand même prise dans ses bras, mécaniquement, comme seul un grand-père peut le faire. C'était à cet instant qu'il avait été projeté quarante ans en arrière, en train de bercer sa propre fille. L'illusion avait été parfaite. L'une était bien la copie conforme de l'autre.

La douleur s'était estompée grâce aux médicaments. Il s'assoupit quelques instants. Qu'avait-il d'autre à faire d'ailleurs ? L'interphone se mit en branle ; une voix connue ; il activa l'ouverture. Son ami Valérian venait lui rendre visite. Jean fut tellement ravi de cette surprise. Il le regarda marcher jusqu'à lui : un grand bonhomme à la démarche déglinguée, aussi vivace qu'auparavant malgré les années. Impressionnant.

- Quel bon vent t'amène mon très cher Valérian. Je suis si content de te voir.
- Itou l'ami, itou, et toi, on m'a dit que tu pétais la forme.
- Comme tu vois, mon fauteuil marche à merveille. Cela fait combien de temps ?
- Je dirais deux ans, si mon horloge [Alzheimer](#) ne me trompe pas. Un bail ! Le temps file n'est-ce pas, et nous avec à essayer de le rattraper. Tu as bonne mine je dirais.
- Détrompe-toi. Mais va dans la cuisine, tu y trouveras Margot le truc bizarre qui s'appelle une femme de service que m'a gentiment accordée la caisse de retraite. Demande-lui deux verres et la bouteille de gros plant dans le réfrigérateur.

Son ami avait la larme à l'œil lorsque Valérian revint. Celui-ci savait que sa visite lui ferait le plus grand plaisir et c'était aussi pour cela que Magdeleine l'avait prévenu de l'importante opération que Jean avait subie. Il était venu dès qu'il avait pu malgré la

distance. Quinze mois exactement qu'ils ne s'étaient pas revus. Jean était un grand émotif, il l'avait toujours été. Même dès l'école maternelle là où ils avaient fait connaissance, il n'avait jamais su cacher ses sentiments. Valérian se remémora l'épisode du cerisier près du préau. Ils étaient montés tous les deux dans l'arbre et s'étaient goinfrés à en être malade. Ils avaient été repérés bien sûr, grondés, punis. Deux heures plus tard, à la sortie, à la vue de sa mère, une crise de larmes avait envahi Jean au point d'en vomir. Il aurait pu se souvenir de tant d'exemples, principalement ceux de l'adolescence. Là, il voyait un presque vieillard malade, ragaillard par une simple visite amicale, qui aurait donné tout l'or du Monde pour se sentir moins seul. Les deux amis ne se ressemblaient pas ; tant de choses les opposaient, le tempérament, l'origine sociale, les ambitions... Un cuisinier breton, et fier de l'être, face à un professeur qui avait adopté la Provence comme sa seconde patrie. Le feu et la glace. Or c'étaient leurs dissemblances qui avaient forgé cette amitié contre nature. Dès la prime enfance, ils s'étaient aidés l'un et l'autre, l'un pour l'autre, à l'école, sur les terrains de football, dans les inévitables soubresauts de l'adolescence. Ce fut Jean qui avait présenté sa future femme à son ami. Chacun avait suivi son chemin à travers les vicissitudes de l'existence, lesquelles les avaient éloignés maintes fois ; ils restèrent cependant rivés pour la vie.

Ils burent et discutèrent pendant deux heures, tinrent des propos avisés parfois, aussitôt ensuivis d'inepties plus ou moins grossières. Ils se savaient ridicules et ils en jouèrent, pareils à deux gamins à l'affut de la moindre bêtise à faire, et il était vrai qu'ils en avaient fait ensemble. A celui qui parlerait le plus, et le plus fort. Certes, la surdité les avait diminués, certes ils étaient grisés par les retrouvailles et l'alcool, néanmoins ils n'eurent pas d'autre choix à cause du poste de télévision qui débitait des informations comme on découpe du saucisson. Valérian en eut vraiment assez de cette pollution sonore.

- Pourquoi tu le laisses allumé en permanence ce maudit écran ?
- Parce qu'il est présent pardi. Au moins j'écoute quelque chose. Et les actualités c'est important, ce n'est pas toi qui me dira le contraire monsieur l'intellectuel. On vit une époque formidable n'est-ce pas.

Valérian n'eut aucunement envie de discuter de l'actualité, du « bouger pour ne rien changer ». Il connaissait comment se concluait chaque discussion, par un désaccord total et parfois des mots blessants qui s'étaient échappés. Il était venu pour passer du bon temps. Demain, il retournerait chez lui. Cet intermède à dix lieues de ses habitudes aurait été un vrai voyage dans le temps, au bord de la nostalgie. Là, il remerciait le présent qui lui offrait une fois de plus un cadeau. « Le nectar des bienheureux », comme disait son collègue Philippe. Il relança la discussion :

- Tu écoutes trop le bruit Jean, il t'empêche d'entendre le vent.